

HOMÉLIE 3

«Vous vous souvenez, frères, de nos labeurs et de nos fatigues : travaillant la nuit et le jour, pour n'être à charge à personne de vous, nous vous avons prêché l'Évangile de Dieu. Vous nous êtes témoins, et Dieu l'est aussi, combien notre conduite envers vous, qui avez embrassé la foi, a été sainte, juste, irréprochable; vous savez que nous avons agi envers chacun de vous comme un père avec ses enfants, vous exhortent et vous consolant, vous adjurant de mener une vie digne de Dieu, qui vous a appelés à son royaume et à sa gloire.»

1. Un maître ne doit estimer onéreux rien de ce qui concourt au salut de ses disciples. Si le bienheureux Jacob veillait nuit et jour à la garde de ses brebis, à plus forte raison doit veiller celui à qui sont confiées des âmes, quelque fatigant, quelque humble que soit ce labeur, il faut tout mettre en œuvre, dans cette unique pensée de procurer le bonheur de ses frères et la gloire de Dieu. Voyez comme Paul, le héraut et l'apôtre du monde entier, malgré la gloire dont il était revêtu, travaillait de ses mains, afin de n'être pas à charge à ceux qu'il instruisait. «Vous vous souvenez, frères, dit-il, de nos labeurs et de nos fatigues.» Il avait dit antérieurement : «Nous eussions pu vivre à votre charge comme apôtres du Christ.» Il s'en était expliqué de même dans son épître aux Corinthiens : «Ne savez-vous pas que les hommes voués aux fonctions sacrées, vivent de ces fonctions.» (I Cor 9,13) c'est une chose établie par le Christ que les prédicateurs de l'Évangile vivent de l'Évangile. Pour moi, je ne l'ai pas voulu, j'ai préféré travailler. Non seulement il travaille, mais il travaille avec une infatigable ardeur. Écoutez-le lui-même : «Vous vous souvenez,» non point de mes bienfaits, mais de mes labeurs et de mes fatigues. Nous avons travaillé la nuit et le jour, pour n'être à charge à personne de vous; ainsi vous nous avez prêché l'Évangile de Dieu. Il disait autre chose en s'adressant aux Corinthiens : «J'ai dépouillé d'autres Églises, recevant les dons qu'elles m'offraient pour vous.» (II Cor 11,8) Il travaillait alors aussi; au lieu cependant de leur rappeler, il leur adresse un mot qui doit les stimuler davantage. C'est comme s'il leur disait : D'autres m'ont nourri pendant que je m'employais à votre service.

Il ne tient plus ici le même langage; vous avez entendu comment il s'exprime : «Travaillant la nuit et le jour.» Ailleurs il disait : «Me trouvant au milieu de vous et dans le besoin, je n'ai surchargé personne;» (Ibid., 9) à la suite de ceci : «D'autres pourvoient à mon entretien pendant que je m'employais à votre service.» Cela prouve que ses disciples actuels sont dans la pauvreté, mais non les autres. De là vient qu'il en appelle constamment à leur témoignage : «Vous êtes témoins et Dieu l'est aussi.» Il accrédite par là sa parole, il met en avant ce qui doit le mieux leur inspirer la foi : l'une de ces choses est voilée pour ceux qui ne l'ont jamais apprise, l'autre est évidente pour tous et ne laisse aucun doute. Ne soyez pas étonnés de cette précaution. Il ne songe pas que c'est lui Paul qui leur parle, il veut par-dessus tout que ses auditeurs soient dans une parfaite certitude. C'est pour cela qu'il dit : «Vous êtes témoins, et Dieu l'est aussi, combien notre conduite parmi vous qui avez embrassé la foi, a été sainte, juste, irréprochable.» Il fallait en revenir à les louer, aussi se borna-t-il à dire ce qui doit prévenir chez eux toute hésitation. Il s'appuie dans son raisonnement sur ce qu'il s'était déjà trouvé dans le besoin sans rien recevoir de ses disciples, et maintenant plus que jamais. «Combien notre conduite pour vous qui avez embrassé la foi, a été sainte, juste, irréprochable; vous savez aussi de quelle façon nous avons agi envers chacun de vous, comme un père envers ses enfants, vous prodiguant les prières et les consolations.» Après avoir parlé de la conduite, il parle de la charité, et la charité l'emporte de beaucoup sur la puissance. Aucune ostentation dans ce qu'il dit : «Comme un père envers ses enfants, vous prodiguant nos prières et nos consolations, vous adjurant de mener une vie digne de Dieu, qui vous a appelés à son royaume et à sa gloire.» Dans cette expression même, «vous adjurant,» l'image du père est toujours devant lui. Nous vous avons adjurés, mais non avec violence; c'était avec l'amour d'un père, et «chacun de vous.»

Ciel ! dans une si grande multitude il n'oublie donc personne, ni petit ni grand, ni riche ni pauvre. «Priant,» et dans quel but ? Pour que vous supportiez toutes les épreuves. «Vous consolant et vous adjurant. Vous priant;» ils ne cherchaient donc pas la gloire. «Vous adjurant;» ils n'avaient donc pas recours à l'adulation. «De mener une vie digne de Dieu, qui vous a appelés à son royaume et à la gloire.» Voyez comment, par voie de simple exposition, il les instruit et les console : Puisqu'il vous appelle à son royaume, ne devez-vous pas tout supporter ? Nous vous demandons en grâce, non de nous accorder quoi que ce soit, mais d'acquiescer pour vous-mêmes le royaume des cieux. «Aussi rendons-nous sans cesse grâce à

Dieu de ce que, en acceptant la parole que nous vous faisons entendre de sa part, vous l'avez acceptée, non comme la parole des hommes, mais bien comme ce qu'elle est en réalité, la parole de Dieu, dont la puissance agit en vous qui avez embrassé la foi.» Il n'est pas à dire que nous agissions en tout impunément, et que votre conduite soit indigne de la nôtre : vous ne nous avez pas écoutés comme on écoute des hommes, c'est Dieu lui-même que vous écoutiez, vous exhortant par notre ministère. Comment le démontrer ? Qu'il n'ait pas prêché par adulation ou par vaine gloire, il l'a prouvé par ses tribulations, par leur témoignage, par le caractère de sa vie : il prouve également par leurs tribulations qu'ils ont su respecter la parole. Et comment, si vous n'aviez pas cru que Dieu vous parlait, eussiez-vous affronté des périls aussi graves ? Voici maintenant pour la dignité : «Vous êtes devenus, frères, les imitateurs des Eglises de Dieu qui sont dans la Judée en Jésus Christ, parce que vous avez souffert, vous aussi, de vos concitoyens ce qu'elles ont souffert de la part des Juifs, de ceux qui ont fait mourir le Seigneur Jésus et les prophètes, qui nous ont persécutés, qui s'élèvent contre Dieu et sont en lutte avec tous les hommes; ils nous empêchaient de parler aux Gentils et de procurer leur salut, mettant ainsi le comble à leurs péchés de tous les temps. Mais la divine colère les a frappés et les frappera jusqu'à la fin.»

2. «Vous êtes devenus les imitateurs des Eglises de Dieu qui sont dans la Judée.» Grande consolation ! Il ne faut pas s'étonner, dit-il, qu'ils vous traitent de la sorte, puisqu'ils n'ont pas épargné leurs frères. La vérité de la prédication est attestée par là d'une manière assez frappante, quand on voit des Juifs même tout supporter ainsi. «Parce que vous avez souffert de vos concitoyens ce qu'elles ont souffert de la part des Juifs.» Ce qui ajoute à la portée de cette affirmation, c'est qu'ils aient souffert dans la Judée. Cela nous montre les disciples partout dans la joie, comme des athlètes victorieux. Il leur rend donc ce témoignage, qu'ils ont enduré les mêmes tribulations. Devez-vous être étonnés s'ils vous persécutent, alors qu'ils ont eu la même audace envers le Seigneur ? Voyez comme il insiste sur tout ce qui peut le mieux les consoler. Il y revient sans cesse; vous trouverez à peu près dans toutes ses épîtres, si vous les parcourez avec soin, qu'il présente toujours, quoique diversement, le Christ comme notre modèle dans les épreuves. Examinez bien. Accusant ici les Juifs, il leur remet en mémoire le Seigneur et les tourments de sa passion; tant il savait que c'était le meilleur moyen de consoler les affligés : «Ils ont mis à mort le Seigneur.» Ne le connaissant pas peut-être ? Ils le connaissaient très bien. Eh quoi, n'ont-ils pas aussi mis à mort leurs prophètes, n'ont-ils pas lapidé ceux dont ils portent partout les livres ? Et ce n'est pas en faveur de la vérité qu'ils ont agi de la sorte. Il y a donc là non seulement une consolation dans les épreuves, mais encore un salutaire avertissement qui ne nous permet pas de croire qu'ils aient prétendu défendre la vérité; ce qui ne manquerait pas de nous jeter dans le trouble. «Ils nous ont persécutés.» Et nous aussi, nous avons souffert des maux sans nombre.

«Ils s'élèvent contre Dieu; ils sont en lutte avec tous les hommes, ils voulaient nous empêcher de parler aux nations et de leur procurer le salut.» Comment sont-ils en lutte avec tous les hommes ? Dès que la parole doit retentir dans le monde entier, en y faisant obstacle, ils deviennent les ennemis communs du genre humain. Ils ont mis à mort le Christ et les prophètes, ils outragent Dieu, ils se déclarent les ennemis de toutes les nations de la terre, ils nous exilent, nous qui venons remplir une mission de salut. Quoi d'étonnant s'ils agissent de même à votre égard, après avoir commencé dans leur propre pays ? «Ils nous empêchaient de parler aux nations et de leur procurer le salut.» Or, c'est l'envie qui s'oppose de la sorte au salut de tous. «Afin de mettre le comble à leurs péchés de tous les temps. Mais la divine colère les a déjà frappés et les frappera jusqu'à la fin. » Voici qui diffère bien de ce qui précède : plus de voie de retour, plus de terme; la colère est là tout près. Comment le savons-nous ? Par les prédictions mêmes du Christ. L'Apôtre ne donne pas seulement pour consolation que beaucoup d'autres sont affligés comme eux, il ajoute que les persécuteurs ont reçu leur châtement. Si le retard est pénible, qu'ils se consolent par la pensée qu'ils n'ont plus les yeux à lever avec crainte. Il abrège même le retard en parlant de cette colère qui doit nécessairement éclater, qui fut déterminée d'avance, que les prophètes ont annoncée. «Pour nous, frères, séparés de vous pour l'espace d'une heure, par la vue simplement, et non par le cœur, nous sommes d'autant plus impatients de vous revoir.» Le texte ne dit pas même séparés, il dit désolés, ce qui est bien plus fort. L'Apôtre parlait plus haut de l'adulation, se défendant de flatter les hommes ou de chercher la gloire; et maintenant il parle de la charité. Plus haut il disait : «Comme un père à l'égard de ses enfants, comme une nourrice;» il fait suite à cette pensée en parlant ici de désolation : c'est le sentiment des enfants qui cherchent leur père.

C'est donc eux qui se trouvaient dans la désolation ? Non, c'est nous, dit-il. A considérer la vivacité du désir, tels de petits enfants abandonnés à eux-mêmes, orphelins

avant le temps, regrettent avec une douleur inconcevable ceux qui leur ont donné le jour, et non seulement à cause des sentiments qu'ils tiennent de la nature, mais encore à cause de leur état d'abandon : tels nous avons été nous-mêmes. C'est ainsi qu'il peint le déchirement de la séparation. Il n'est pas même possible, dit-il, d'exprimer cette souffrance, surtout en considérant combien elle a duré. Mais nous étions séparés de corps, et non de cœur; car nous vous portons toujours dans notre âme. Quelle vive affection ! quoique les ayant toujours présents à la pensée, il n'en désire pas moins les voir face à face. N'allez pas m'objecter une vaine philosophie; l'amour véritable veut voir, entendre, parler : il se nourrit et s'accroît de la présence. «Nous nous sommes d'autant plus empressés.» Le texte porte : «Plus abondamment;» ou bien parce que nous avons pour vous la plus grande estime, ou mieux parce que, n'ayant qu'une heure, nous étions jaloux de vous contempler tous. Observez encore ce trait du bienheureux Apôtre : quand il ne peut pas satisfaire par lui-même son désir, il y supplée par les autres. Il envoie Timothée aux Philippiens, et dans une autre circonstance aux Corinthiens, voulant être au milieu d'eux par son disciple, quand il en était lui-même empêché. Il aimait sans mesure, avec une sorte de frénésie; il semblait incapable de maîtriser son affection. «Nous voulions nous transporter chez vous.» C'est un témoignage de tendresse, et la preuve, c'est qu'il n'en donne pas d'autre motif que le bonheur de les voir. «Moi Paul, une et même deux fois, mais Satan nous a fait obstacle.»

3. Que dites-vous, Satan a fait obstacle ! Oui, car ce n'est pas là l'œuvre de Dieu. Il dit cependant aux Romains que Dieu l'empêcha dans une semblable circonstance. Luc dit ailleurs que l'Esprit les empêcha de se rendre en Asie. Paul lui-même, écrivant aux Corinthiens, attribue la chose à l'Esprit : ce n'est qu'ici qu'il l'attribue à Satan. Quel est le genre de contrainte que Satan peut exercer ? Des épreuves inattendues et violentes : En effet, l'Apôtre fut retenu trois mois dans l'Hellade, à cause des embûches que les Juifs avaient dressées contre lui. Autre chose est de rester à dessein et par mesure de prudence, autre chose d'être empêché. Dans l'épître mentionnée la première il avait dit : «Voilà pourquoi n'ayant pu demeurer dans ces contrées;» (Rom 15,23) et dans la seconde : «C'est pour vous ménager que je ne suis pas encore venu à Corinthe.» (II Cor 1,23) Ici rien de pareil, et quoi donc ? «Satan nous a fait obstacle.» Il poursuit : «Moi, Paul, une et même deux fois.» Il fait son propre éloge, il se glorifie, voulant montrer qu'il est celui de tous qui les aime davantage. «Moi, du moins Paul;» alors même qu'il n'en était pas ainsi des autres. Eux voulaient simplement; mais moi j'ai tenté. «Quelle est notre espérance, notre joie, notre couronne de gloire ? N'est-ce pas vous en présence de notre Seigneur Jésus Christ, au jour de son avènement ?» Les Macédoniens, dites-moi, sont-ils donc votre espérance, ô bienheureux Paul ? Ce n'est pas eux seuls, répond-il; puis il ajoute : «Ne l'êtes-vous pas vous aussi ?» Voilà donc comment il s'exprime : «Quelle est mon espérance, ma joie, ma couronne de gloire ? Ne reconnaissez-vous pas là le langage embrasé d'une tendre mère s'adressant à son tout petit enfant ? «Ma couronne de gloire.»

Ce n'était pas assez de ce mot de couronne pour rendre la splendeur qu'il a dans la pensée, il a fallu qu'il y joignit celui de gloire. Quel brûlant amour ! jamais un père, ni une mère, ni ces deux cœurs réunis, ne pourraient témoigner un désir exprimer une tendresse comparable à celle de Paul. «Ma joie et ma couronne.» Je me réjouis beaucoup plus par rapport à vous que par rapport à cette couronne. Songez cependant quelle grande chose ce devait être de voir autour de soi cette Eglise entière qu'on a plantée et qui s'est multipliée depuis. Qui ne serait transporté d'allégresse au milieu de cette postérité si nombreuse et si parfaite ? Ce n'est pas là non plus de l'adulation; ce qu'il leur dit, il le dit de tous les fidèles. «Vous êtes notre gloire et notre joie. Aussi, ne supportant plus de retard, nous avons cru devoir rester seul à Athènes; et nous vous avons envoyé Timothée, notre frère et comme nous ministre de Dieu dans l'Evangile du Christ.» Il ne parle pas de la sorte pour exalter Timothée, il veut plutôt les honorer eux-mêmes, puisqu'il leur envoie son collaborateur, un ministre de l'Evangile. C'est comme s'il leur disait : Nous l'enlevons à son œuvre, nous vous adressons un vrai serviteur de Dieu, notre auxiliaire dans l'Evangile du Christ. Il dit ensuite dans quel but : «Pour vous affermir et vous encourager dans votre foi, pour que personne ne soit ébranlé par les tribulations présentes.» Quelle est sa pensée ? Comme les tribulations des maîtres ont coutume de troubler les disciples, et que lui-même alors se trouvait au milieu des épreuves, et cela se voit par ce mot : «Satan nous a fait obstacle;» c'est pour les ranimer qu'il leur parle ainsi.

Voici la signification de ce langage : Par deux fois j'ai voulu venir, et cela ne m'a pas été possible. Il déclare avoir été violemment empêché, ce qui devait probablement les jeter dans le trouble. Et dans le fait, les disciples s'alarment moins de leurs propres maux que de ceux de

leurs maîtres; tout comme le soldat est moins abattu de ses propres blessures que de voir son général blessé. «Pour vous affermir;» il renvoie donc pour qu'ils ne tombent pas dans le trouble, et non de peur qu'il manque quelque chose à leur foi ou qu'ils aient besoin de rien apprendre. «Et pour vous encourager dans votre foi, pour que personne ne soit ébranlé par les tribulations présentes; car vous savez bien que nous sommes destinés à les subir. Alors que nous étions près de vous, nous vous annoncions que nous devions être persécutés, et l'événement le prouve, vous ne l'ignorez pas.» (Jn 15,29) Il ne faut pas se laisser abattre; rien d'étrange, rien d'imprévu n'est arrivé. C'en était assez pour ranimer leur courage. Le malade n'est pas trop alarmé par le médecin, quand celui-ci lui dit que telle ou telle chose aura lieu; c'est lorsqu'un accident survient à l'improviste, et que la maladie déjoue les efforts de l'art, qu'il tombe dans l'abattement et l'angoisse : il en est de même ici. Paul qui le savait d'avance, leur a prédit les afflictions; «et l'événement, ajoute-t-il, a suivi la prédiction, comme vous ne l'ignorez pas.» Ce n'est pas la seule circonstance qui lui permette de parler ainsi; il a prédit bien d'autres choses qui sont également arrivées. «Nous sommes destinés à les subir.» Par conséquent, ni les épreuves passées ne doivent vous jeter dans le trouble et la confusion, ni même les épreuves futures, s'il s'en présente encore à souffrir; n'en soyez pas ébranlés, elles font partie de notre mission.

4. Entendons-le, nous qui avons des oreilles pour entendre : telle est la destinée du chrétien. Cette parole : «Nous sommes destinés à ces épreuves,» s'applique à tous les fidèles. Et nous aussi, quoique nous ayons le repos en perspective, nous avons autre chose à subir. Comment, autre chose ? ce n'est jamais qu'une tribulation, ou bien une tentation humaine qui nous saisit. Ici revient cette sentence : «Vous n'avez pas encore résisté jusqu'à l'effusion du sang dans votre lutte contre le péché.» (Heb 12,4) Mais non, il n'est pas opportun de vous le dire; que faut-il donc vous dire ? Vous n'avez pas encore méprisé les biens temporels. Le langage de l'Apôtre, on pouvait le tenir avec raison à ceux qui s'étaient dépouillés de tout. Pour ceux qui ne se sont dessaisis de rien, il faut leur dire : Avez-vous été spoliés pour le Christ, meurtris de soufflets, accablés d'outrages ? Je ne parie encore que des propos injurieux. Quel sujet avez-vous de vous glorifier, quel motif de confiance ? Le Christ a tant souffert pour nous, alors que nous étions ses ennemis; pouvons-nous montrer une peine que nous ayons soufferte pour lui ? Nos souffrances ne sont rien, et les biens qu'il nous accorde sont infinis. Oserons-nous bien paraître devant son tribunal ? Ne savez-vous pas qu'un soldat n'est couvert de gloire par le souverain que lorsqu'il paraît devant lui déjà couvert de blessures et de cicatrices ? S'il n'a pas de nobles et généreuses actions à faire valoir, on le relègue au dernier rang. – Mais ce n'est pas le temps de la guerre, m'objecterez-vous. – Et si nous en étions-là, je vous le demande, qui donc aurait combattu ? qui serait descendu dans l'arène pour rompre la phalange des ennemis ? Personne peut-être; quand je vous vois ne point dédaigner les richesses pour le Christ, puis-je penser que vous braverez les coups ? Supportez-vous généreusement les insultes, dites-moi, y répondez-vous par des bénédictions ? Votre obéissance ne va pas jusque-là.

Vous n'accomplissez pas une chose qui n'offre aucun danger; et vous accepteriez des blessures qui sont toujours une source de tristesse et de douleur ? Ignorez-vous que c'est dans la paix qu'il faut s'exercer à la guerre ? Ne voyez-vous pas ces soldats qui, lorsque ne menace aucune guerre, dans la plus profonde paix, fourbissent leurs armes, puis, formant les rangs sous les ordres de leurs chefs, sortent dans la campagne, simulent des combats, font de longues marches presque chaque jour ? rien n'est oublié pour les rendre habiles à la guerre. Qui des soldats spirituels se prépare de la sorte ? Aucun. Voilà pourquoi nous succombons aux fatigues, nous reculons devant le danger, nous devenons aisément la proie de tout le monde. Quel aveuglement n'est-ce pas et quelle faiblesse de ne pas regarder le temps présent comme celui de la lutte, alors que Paul s'écrie : «Tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus, seront persécutés ?» (II Tim 3,12) Le divin Maître dit lui-même : «Dans le monde vous éprouverez des afflictions.» (Jn 16,33) Le bienheureux Paul élève de nouveau la voix pour nous avertir : «Nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang ... Tenez-vous donc debout, portant aux reins la ceinture de la vérité.» (Ep 6,12-14) Aucun de ses disciples ne lui répondit : Pourquoi nous faites-vous prendre les armes quand nous sommes en paix ? pourquoi nous imposez-vous des labeurs difficiles ? A quoi bon les soldats endosseront-ils la cuirasse, dans un temps où le repos leur est permis ? Si quelqu'un eût tenu ce langage, on n'eût pas manqué de lui répliquer : Ne serions-nous pas en guerre, ce serait encore mieux le moment de nous en préoccuper. C'est celui qui s'en préoccupe pendant la paix qui se montrera le plus terrible à l'heure de la bataille, tandis que celui qui ne s'est pas exercé sera souvent dans les alarmes durant la paix. Et pour quelle raison ? Parce qu'il tremblera de perdre ce qu'il

possède; incapable de combattre pour le conserver, il pleurera d'avance. Les biens de l'homme lâche, inexpérimenté, n'ayant aucune connaissance de la guerre, deviennent facilement la proie de ceux qui savent la faire et qui ne craignent pas les périls. Telle est la raison pour laquelle je commence par vous armer. Considérez après cela que la vie présente tout entière est un perpétuel combat. Je m'explique : le diable est constamment sur nous. Ecoutez ce qu'en dit Pierre : «Il tourne comme un lion rugissant, prêt à nous dévorer.» (I Pier 5,8) Notre corps est sujet à des infirmités sans nombre, qu'il faudrait énumérer pour ne pas nous illusionner nous-mêmes. Que pourrez-vous nommer, dites-moi, qui ne vous fasse la guerre ? la richesse, la beauté, les délices, le pouvoir, les dignités, la jalousie, la gloire, l'arrogance ? Et ce n'est pas seulement notre gloire à nous, en nous empêchant d'être humbles; c'est aussi la gloire des autres, en nous inspirant l'envie. Que dirons-nous du contraire, de la pauvreté, des humiliations, des mépris, des répulsions, de la complète faiblesse ? Ces maux sont en nous, pour ainsi dire; et ceux qui nous viennent d'autrui, les méchancetés, les embûches, les tromperies, les calomnies, tant de perfides manœuvres; et ceux encore dont les démons sont les auteurs, les Puissances, les Principautés, les esprits qui règnent dans les ténèbres de ce siècle, toutes les perversités des êtres incorporels, quelle langue pourrait les énoncer ? Nous sommes les uns dans la joie, les autres dans la peine; et tout nous incline au mal, la santé non moins que la maladie. Comment échapperons-nous au vice ? Voulez-vous que je commence par Adam et que je remonte à l'origine du monde ? Par quoi notre premier père se laissa-t-il subjugué ? Par un plaisir sensuel et par l'amour de la domination. Et son fils, celui qui marche à sa suite ? Par une noire jalousie. Et les contemporains de Noé ? Par l'incontinence et les maux dont elle est la source. Et son propre fils ? Par l'insolence et l'impudeur. Et les habitants de Sodome ? Par d'infâmes voluptés et les excès de la gourmandise. Souvent l'indigence produit les mêmes effets; de là cette parole d'un sage : «Ne me donnez ni les richesses ni la pauvreté.» (Pro 30,8) Mais au fond ce n'est ni la richesse ni la pauvreté qui causent notre perte, c'est notre volonté, parce qu'elle ne sait user ni de l'un ni de l'autre. «Songez, nous est-il encore dit, que vous marchez au milieu des pièges.» (Ec 9,18)

5. Le bienheureux Paul s'est exprimé d'une manière admirable : «Telle est notre destination.» Non seulement nous subissons des épreuves, mais encore nous y sommes destinés, c'est la condition de notre existence. Voilà notre devoir, voilà comment notre vie est faite : et vous demandez le repos ? Le bourreau n'est pas là sans doute, déchirant nos flancs et voulant nous contraindre à sacrifier; c'est l'amour immodéré des biens terrestres, c'est l'aveugle cupidité. Ici point de soldat excitant la flamme et nous plaçant sur le brasier, mais bien le feu de la concupiscence, plus terrible que l'autre, parce qu'il brûle l'âme elle-même. Ici ne paraît pas un souverain tâchant de nous ébranler par mille promesses ou de nous couvrir d'ignominie; la frénésie de la vaine gloire agit sur nous d'une manière tout autrement séduisante. Grande lutte que celle-là, lutte sublime, si nous avons le courage de la soutenir ! Le temps présent même ne manque pas de couronnes; écoutez Paul : «Et maintenant m'est réservée la couronne de justice que me rendra le juste Juge; et non à moi seul, mais à tous ceux qui auront désiré son avènement.» (II Tim 4,8) Si vous perdez un fils unique et bien-aimé que vous aviez élevé dans l'opulence, qui promettait beaucoup pour l'avenir, et qui seul devait recueillir votre héritage, ne vous désolerez pas; rendez plutôt grâce à Dieu, rendez-lui gloire de ce qu'il l'a pris avec lui; votre mérite alors ne sera pas inférieur à celui d'Abraham. S'il fut dans la disposition de donner l'enfant que Dieu lui demandait, vous ne vous êtes pas laissé dominer par la douleur quand il a pris le vôtre, Etes-vous tombé dans une grave maladie, et beaucoup se présentent-ils avec des pratiques superstitieuses, les uns avec des incantations, les autres avec des ligatures, tous dans le but d'apaiser le mal, tandis que vous avez mieux aimé le supporter avec courage et tout souffrir de la part de Dieu plutôt que de rien faire qui sentit l'idolâtrie, cela vous donne droit à la couronne du martyr, n'en doutez pas. Et la raison, je vais vous la dire : De même qu'un saint martyr supporte généreusement les douleurs de la torture, pour ne vouloir pas se prosterner devant les idoles; de même vous supportez les douleurs de la maladie, pour ne dépendre en rien du démon, pour ne rien faire de ce qu'il ordonne.

Les premières douleurs sont plus violentes, me direz-vous. Les secondes sont plus longues, vous répondrai-je, et l'égalité se rétablit. Il arrive même souvent qu'une maladie fait plus souffrir que la torture. Eh quoi, quand le feu vous brûle et vous consume au dedans, si vous repoussez alors les incantations magiques dont on vient vous obséder, ne ceignez-vous pas la couronne du martyr ? Avez-vous perdu de l'argent, et vous conseille-t-on de recourir aux devins, si vous avez mieux aimé ne plus le recouvrer que désobéir à la volonté divine qui nous interdit ces pratiques, vous méritez une récompense égale à celle de l'homme généreux

qui se dépouille pour les pauvres, en bénissant Dieu dans cette perte : alors que vous eussiez pu employer les moyens illicites, en acceptant de ne pas recouvrer votre bien, plutôt que de le recouvrer de cette façon, vous avez devant Dieu le mérite de celui qui s'en est volontairement privé. Ce dernier le donne aux indigents par amour pour Dieu : par amour pour Dieu, vous ne rentrez pas en possession de ce que vous supposez vous avoir été ravi. Il dépend de nous de subir volontairement une perte ou de ne pas la subir, mais nul ne peut l'infliger aux autres. Si vous le voulez bien, examinons maintenant la chose dans le vol même : un voleur perce le mur d'une maison; il pénètre dans l'intérieur, d'où il emporte des vases d'or et des pierres précieuses, le trésor tout entier d'une famille, sans être saisi; le fait est déjà très rare, le malheur paraît grand; il ne l'est pas cependant encore, et même il dépend de vous de faire que ce soit un gain ou bien une perte. Et comment me demanderez-vous, cela pourrait-il être un gain ? Je vais essayer de vous le faire comprendre : Si vous savez vous résigner, ce sera pour vous un grand gain; si vous ne le savez pas, la perte n'en deviendra que plus cruelle. Dans les travaux d'art, la matière première reçoit parfaitement sa destination entre les mains d'un artiste expérimenté; l'ouvrier inhabile la détruit et de plus se nuit à lui-même : c'est ce qu'on voit également dans les choses dont nous parlons.

Mais comment aura lieu le gain ? Si vous rendez grâces à Dieu, je le répète, si vous ne vous livrez pas à de bruyantes lamentations, si vous tenez le langage de Job : «Le Seigneur me l'avait donné, le Seigneur me l'a repris; je suis sorti nu du sein de ma mère, je sortirai nu de ce monde.» (Job 1,21) Osez-vous dire : Le Seigneur nous l'a ravi ? c'est le voleur qui ravit; comment pouvez-vous élever contre Dieu une accusation pareille ? – Que cela ne vous étonne pas : quand Job est spolié par le diable, il dit : «Le Seigneur me l'a ravi.» S'il a pu parler de la sorte, comment ne pouvez-vous pas à votre tour attribuer à la volonté de Dieu ce dont le voleur est l'instrument coupable ? Quel est celui que vous admirez le plus, dites-moi, l'homme qui se dépouille en faveur des pauvres, ou bien Job s'exprimant ainsi ? Est-il donc inférieur à ceux qui font l'aumône, celui qui ne donnait pas alors ? Gardez-vous de dire : Je ne saurais être reconnaissant, la chose est arrivée malgré moi; quand on m'a volé, loin d'y consentir, je l'ignorais même. Quel bien puis-je donc en retirer ? – Et Job aussi fut spolié sans le savoir ni le vouloir, ce qui ne l'empêcha pas de soutenir ensuite la lutte. Il vous est permis, comme à lui, d'obtenir une aussi grande récompense qu'en donnant volontairement ce que vous avez perdu. C'est avec raison que nous admirons celui qui subit l'injustice avec actions de grâces, encore plus que celui qui donne spontanément. Pourquoi ? Ce dernier se trouve soutenu par les éloges et par la conscience, il l'est aussi par un légitime espoir; il commence par supporter généreusement la perte de ses richesses, pour les dédaigner complètement après : le premier fut violemment dépouillé quand il était encore engagé dans les liens terrestres. Non vraiment, ce n'est pas la même chose d'abandonner ses biens avec réflexion, après s'être fait une conviction, et d'en être tout à coup séparé, quand on n'y songeait en aucune manière. Si vous prononcez les paroles de Job, vos biens vous seront rendus multipliés, vous recevrez beaucoup plus que lui : il reçut le double, et le Christ vous a promis le centuple. Vous n'avez donc pas blasphémé parce que vous craignez Dieu, vous n'avez pas eu recours aux sortilèges, vous avez rendu grâces dans le malheur ? Eh bien, vous égalez celui qui s'est dépouillé lui-même; on n'agit pas ainsi sans mépriser d'avance les choses d'ici-bas. Or, j'insiste, méditer à loisir sur ce renoncement, ce n'est pas la même chose qu'un dépouillement subit et violent. Voilà de quelle façon la perte devient un gain, loin de vous causer un préjudice; voilà comment aussi le diable devient votre auxiliaire.

6. Et maintenant, comment la perte devient-elle plus cruelle ? Quand c'est l'âme qui la subit. Parce que le voleur a ruiné votre fortune, est-ce une raison, dites-moi, pour que vous-même détruisiez votre salut ? En vous désolant des maux que les autres vous ont causés, faut-il que vous vous en causiez de plus graves encore ? Cet homme vous a peut-être jeté dans la pauvreté; mais la blessure que vous vous faites vous-même est tout autrement terrible : le malfaiteur vous a privé des biens extérieurs, que du reste malgré vous vous auriez perdus dans la suite; et vous vous privez vous-même des trésors éternels. Le démon vous a donc jeté dans la tristesse en vous enlevant votre argent ? Sachez le confondre et l'affliger à votre tour en rendant grâces, et gardez-vous bien de le réjouir. Si vous recourez aux sortilèges, vous le réjouissez : si vous rendez grâces dans votre infortune, vous lui portez un coup mortel. Voici cependant ce qui arrive. En allant trouver les devins, vous ne recouvrerez pas vos richesses; il ne se peut pas qu'ils vous donnent d'utiles indications. Si par hasard ils rencontrent juste, vous souillez toujours votre âme et vous la perdez, vous êtes un objet de risée pour vos frères, votre perte ne fait que s'aggraver. Sachant que vous la supportez avec peine et que vous allez même jusqu'à renier Dieu, le démon pourra bien quelquefois vous rendre vos richesses; mais

cc sera pour avoir l'occasion de mieux vous aveugler, S'il est des circonstances où les devins disent vrai, cela ne doit pas vous surprendre; le démon est un être incorporel, et parcourt incessamment le monde; c'est lui qui met les armes aux mains des voleurs : de telles choses ne se passent pas sans qu'il y donne son concours. Dès qu'il arme les uns, ce n'est pas étonnant qu'il instruisse les autres : il connaît ses agents. Plus rien donc que vous ne puissiez comprendre : quand il vous voit inconsolable d'une première perte, il vous en inflige une seconde : s'il vous voyait, au contraire, rire de tels accidents et n'en tenir aucun compte, il abandonnerait cette voie. Et nous-mêmes, lorsqu'une chose blesse nos ennemis, nous y revenons sans cesse pour les accabler; tandis que, s'ils n'en ressentent visiblement aucune peine, nous les abandonnons, n'ayant aucune prise sur eux : ainsi fait le démon.

Que direz-vous encore ? Ceux qui voyagent sur mer n'ont plus souci de leurs richesses, aussitôt que la tempête survient, ils jettent même aux flots ce qu'ils possèdent; et personne ne leur dira : Que faites-vous, ô homme ! vous devenez le collaborateur de la tempête et du naufrage; avant que les flots vous aient arraché vos biens, vous faites vous-même leur œuvre. Pourquoi vous jeter dans le naufrage avant le naufrage même ? Un homme des champs pourrait seul parler ainsi, celui qui ne sait pas d'expérience les fureurs de la mer; mais le navigateur, celui qui connaît par lui-même ce qu'est la tempête et ce qu'est la sérénité, rirait d'un pareil langage. Le jette tout, répondrait-il, pour n'être pas englouti moi-même. Ainsi l'homme qui connaît les choses et les épreuves de la vie, dès qu'il aperçoit la tempête s'élever, et les esprits mauvais disposant tout pour le naufrage, se hâte de rejeter le reste de ses biens. On vous a volé ? faites l'aumône, et vous allégerez encore le vaisseau. Les larrons vous ont pris une partie de vos richesses ? donnez l'autre au Christ : c'est l'unique soulagement à votre première perte. Allégez le navire, encore une fois, ne gardez pas ce qu'on vous a laissé, de peur qu'il ne sombre. Pour conserver leur vie, les navigateurs font l'abandon de toutes leurs marchandises, ils n'attendent pas que les flots submergent la nef : et vous, pour sauver votre âme, ne voulez-vous pas arrêter le naufrage ? Essayez, je vous en conjure : si vous ne me croyez pas, venez-en à l'épreuve, et vous verrez la gloire de Dieu. Quand vous aurez eu quelques revers, donnez aussitôt l'aumône, rendez grâces de ce qui vous est arrivé : et vous me direz quelle joie vous goûterez alors.

Un gain spirituel, le plus petit même est tellement précieux, qu'il fait disparaître toute perte matérielle. Tant que vous aurez de quoi donner au Christ, vous serez riche. Dites-moi, si le monarque, au moment où vous avez été spolié, venait à vous tendant la main et vous demandant un secours quelconque, ne vous estimeriez-vous pas le plus opulent des hommes, puisque le roi n'a pas rougi de vous quand vous étiez dans une telle indigence ? Ne vous laissez pas voler, soyez seulement en possession de vous-même, et vous triompherez de toutes les embûches du démon. Vous pouvez gagner de grands biens. Méprisons les richesses, afin de conserver à l'âme tout son prix. Comment parviendrez-vous à les mépriser ? Voyez ceux qui sont épris de la beauté corporelle; tant que l'objet de leur passion est devant eux, le feu s'alimente, la flamme éclate; qu'on les en tienne éloignés, et tout s'apaise, tout s'éteint. Le même effet se produit par rapport aux richesses : que personne n'aime à contempler l'or, les pierres précieuses, les brillants joyaux; car les yeux s'y laissent aisément prendre. Voulez-vous être riche à la façon des anciens, n'entassez pas l'or et l'argent, ayez plutôt en abondance les provisions nécessaires à la vie, que vous puissiez incessamment distribuer aux pauvres. Ne soyez pas un amateur de vains ornements; de semblables richesses excitent la convoitise des voleurs, et nous créent mille sollicitudes. N'ayez pas des vases d'or et d'argent, mais bien d'amples provisions de blé, de vin et d'huile, en vue des besoins du prochain, et non point pour les vendre avec avantage et grossir votre trésor. Si nous nous détachons de ces choses périssables, nous obtiendrons les trésors éternels. Puissions-nous tous les avoir en partage, dans le Christ Jésus notre Seigneur, à qui gloire, puissance, honneur en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.